

Entre la mort et la vie

Dominique Malchelosse

Volume 4, numéro 6, avril-mai 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35120ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Malchelosse, D. (1985). Entre la mort et la vie. *Ciné-Bulles*, 4(6), 23-23.

du film. Louis et Claudette, affolés, se rendent à l'hôpital : leur fils est grièvement blessé, victime de la tentative de rébellion de son père. Ironie du sort, en cours de route, un convoi militaire - les mesures de guerre... - les ralentit. Désespérément, Louis klaxonne, tente de doubler. Dans la confusion, plusieurs idées l'assailent. N'avait-il pas, comme tous ceux de sa génération, sous-estimé l'obstacle qui se dressait devant lui ?

Après les événements d'octobre, on tourne une nouvelle page de l'histoire du Québec. Cette époque fera l'objet du troisième film de la trilogie de Jean-Claude Labrecque, *Le prince de Parme*.

Sylvain Villeneuve
Nicolas Sicotte
Sainte-Thérèse

Entre la mort et la vie

Un arbre dans un champ. Un arbre seul, unique. Un arbre triste mais tellement beau, qui se dresse à la vie... malgré la mort. Voilà peut-être *Jacques et Novembre*.

Jacques et Novembre me reste dans la tête. Un film québécois, un film d'une simplicité désarmante ; voilà ce qui fait sa très grande beauté, voilà pourquoi on aime ce film. On y traite de la mort, mais on y parle de la vie. On ne pleure pas... on est ému. Car il s'en dégage une si grande tendresse, une telle douceur.

On s'attache à ce personnage, Jacques, qui décide, face à la mort, de faire un film sur la vie. Mais qu'est-ce que la vie ? Des petits événements qui se succèdent, des petits événements tristes et drôles qui s'étalent de l'enfance à maintenant. Souvenirs diffus mais intacts qui nous rapprochent, nous atteignent dans leur vérité.

Jacques et Novembre, c'est l'histoire d'une vie. Alors défilent des images, celles d'un passé ; images en noir et blanc, personnages muets. Et on se surprend à rire. Le bilan d'une vie, qu'est-ce que c'est ? Avec une petite machine à calculer on peut tout compter ! Du nombre de jours qu'on a dormi... au nombre d'heures qu'on a fait l'amour ! Et voilà, c'est le temps qui a passé, c'est le temps qui passe. C'est aussi le présent. Des larmes, mais aussi le rire. Et on aime ce personnage de Jacques, cette tête sympathique d'une sensibilité tellement juste.

Jacques et Novembre, c'est aussi la beauté des images. Les deux réalisateurs ont su tirer le maximum d'un budget minime. Avec peu ils ont fait beaucoup. Mi-documentaire, mi-fiction, leur film amène le cinéma à une dimension différente, hors des sentiers battus. J'ai aimé ce style. J'ai été séduite par ce ton proche de la réalité. J'ai aimé ces images qui auront duré le temps d'une chanson, d'une émotion. J'ai aimé cette musique. Bref, j'ai aimé *Jacques et Novembre*.

Dominique Malchelosse
Sainte-Thérèse

Vers une véritable cinématographie africaine

Le texte qui suit propose une réflexion sur le cinéma africain. Son auteur, Gaston J.M. Kaboré, est directeur du Centre national du cinéma de Ouagadougou et professeur à l'Institut cinématographique de Ouagadougou. M. Kaboré, cinéaste du Burkina Faso, a réalisé un premier long métrage, *Wênd Kûuni (Le don de Dieu)* qui lui a valu un prix à Carthage et le César de l'ensemble francophone en 1985.

Le cinéma africain vit dans un environnement très défavorable à son éclosion. L'absence de structures, d'appareils organisationnel et législatif, de professionnels et d'équipements, de financement et de rentabilisation est, dans une large mesure, la conséquence de cet état de domination économique et culturelle.

Beaucoup d'écrits ont été consacrés au cinéma africain, essayant de le circonscrire tant dans ses réalités historiques, politiques, économiques, techniques, culturelles que professionnelles ; des stratégies pour son développement ont également été esquissées. Le colloque de Niamey, tenu au début mars 1982 en République du Niger, a eu un retentissement important ; en effet, c'était la première fois qu'une rencontre professionnelle d'une telle envergure, et directement organisée par les cinéastes, avait lieu. Il en a résulté un manifeste extrêmement précis et concret, identifiant les étapes et les responsabilités, articulant de façon dynamique les secteurs classiques de la production, de la distribution et de l'exploitation, dégageant enfin le rôle que les télévisions nationales devront désormais jouer. Cette stratégie repose malheureusement sur l'initiative des États, lesquels, on le sait, sont préoccupés par une multitude de priorités de développement et tendent à reléguer, d'une façon générale, la culture au statut d'élément accessoire. Cette attitude, qui paraît pragmatique, se fonde en grande partie sur la considération, erronée, que la culture est improductive.

Les conditions d'éclosion d'une véritable cinématographie africaine restent encore à réunir ; mais il ne faut pas s'arrêter à la seule analyse du cadre, et une réflexion profonde me paraît devoir être entreprise à propos de la forme et du contenu des films.

Le film africain est-il immédiatement reconnaissable par sa forme et son contenu ? Peut-on parler d'une expression cinématographique africaine spécifique à l'instar de ce qui est observable dans d'autres domaines tels que la littérature, la sculpture, la musique, etc. ?

Les films africains n'ont pas encore trouvé un langage propre, tirant leur essence et leur personnalité des profondes racines des cultures africaines. Il me semble que notre vécu historique et civilisationnel ne s'imprime pas suffisamment dans les images produites